

5.1. Épistémologie

Hivo Anvers

La philosophie : Introduction à la philosophie (1981/1982)

Partie 1. Épistémologie (épistémologie, gnoséologie)

Echantillon bibliographique.

-- R.M. Chisolm, *Theory of Knowledge*, Utrecht/Antwerp, 1968 (connaissance et opinion juste, évidences directes et indirectes (evidentness), critère, phénomènes (phenomena), vérité, valeurs rationnelles) ;

-- A. Virieux-Reymond, *L' épistémologie*, Paris, 1966 (invariants et structures formelles, théorie des sciences ; -- petite introduction à l' épistémologie française de l' époque) ; -- historique :

-- G.-G. Granger, *Rational Thinking*, Meppel, 1971 (qui met l' accent sur l' aspect raison au détriment de l' aspect religieux, mythique et vital) ;

-- Psychologique : J. Piaget, *Psychologie en kennisleer*, Utrecht/Anvers, 1973;- , Genetic epistemology (A study of the development of thinking and knowing), Meppel, 1976 (le développement de la connaissance et de la pensée décrit par un psychologue de la pensée structurale).

Description -

Epistèmè, scientia, science”, - plus largement : “gnosis, cognitio, connaissance” - sont le double sujet de la théorie de la connaissance. Toute connaissance a une face objective (le “noëma”), à savoir le monde et la vie (y compris la vie intérieure), et une face subjective (la “noësis”, à savoir la conscience de l' objet.

Les deux vont de pair : sans “conscience scientifique”, on ne fait pas de science ; la “conscience de classe” est à l' aise avec la classe sociale et ses problèmes ; la “conscience primitive” fait que le primitif “vit dans un monde très différent du nôtre”.

La connaissance peut donc être décrite comme une conscience : ce que l' on ne “réalise” pas, on ne le sait pas ; ce dont on n' est pas “conscient”, on ne le sait pas.

Il convient de noter que la conscience ou la prise de conscience peut être mesurée à l' aide d' équipements modernes (et appartient donc à la psychologie strictement expérimentale), mais qu' elle n' est en réalité connue (réalisée) que par l' introspection ou la rétrospection, considérée comme mineure par les psychologues expérimentaux, c' est-à-dire au moyen de la méthode réflexive (qui se répète en elle-même, comme une boucle). Ce qui montre qu' on ne peut échapper à un “ conscientisme “ minimal (penser en conscience et en introspection).

En termes sociologiques, on peut dresser une typologie élémentaire :

(a) les types superficiels (externalistes, agissant comme une personne extérieure) :

i/ la tradition et la mode en tant qu' éléments stables et mobiles de notre connaissance : les traditions ecclésiastiques et folkloriques sont solides ; après la Seconde Guerre mondiale, l' existentialisme, vers mai 1968 le néo-marxisme et aujourd' hui le structuralisme, oui, le post-structuralisme (et les nouveaux philosophes) étaient “à la mode” ;

EP. 2.

Après tout, la soi-disant “intelligentsia” (c’est-à-dire l’avant-garde créative, qui fait un travail de pionnier dans toutes sortes de domaines culturels tels que l’art, la science, la politique, l’économie, etc.) est beaucoup plus soumise aux formes de connaissance “à la mode” que le peuple ou certains clercs dans la mesure où ils sont intégristes (catholiques) ou fondamentalistes (protestants) ;

ii/ l’opinion modeste (individuelle ou de groupe) et le dogmatisme ou l’idéologie : l’opinion est sans prétention, consciente du caractère non vérifié de son affirmation ; le dogmatisme (qu’il faut strictement distinguer du “dogme” au sens de vérité généralement admise au sein d’un groupe) a traditionnellement, voire plus d’une fois, une base religieuse, tandis que l’idéologie, en particulier les idéologies sociales les plus récentes (libéralisme (basé sur l’individu), socialisme (marxiste : orienté collectivement mais “étatiste”, c’est-à-dire accompagné d’une stricte autorité étatique ; anarchisme : orienté collectivement mais anti-étatiste), solidarisme et/ou personnalisme (à la fois “synthèse” orientée individuellement et collectivement), nationalisme (orienté vers le peuple), fascisme (orienté collectivement), etc. anarchiste : collectif mais anti-étatiste), solidarisme et/ou personnalisme (une “synthèse” à la fois individuelle et collective), nationalisme (orienté vers le peuple), fascisme (orienté vers le parti et l’armée), etc.) sont des opinions prétentieuses, si nécessaire jusqu’au fanatisme (cf. *H. Hempel, Variabilität und Disziplinierung des denkens*, München/Basel, 1967, S. 130/168 (*Ideologische Denksysteme*)), mais, contrairement au dogmatisme, du moins dans son sens religieux, des opinions qui se parent d’un semblant de recherche scientifique ;

(b) l’approfondissement (internaliste, en tant qu’“initié” connaissant la matière elle-même) Les types sont principalement deux savoirs :

i/ la science professionnelle et **ii/ la philosophie** ; elles sont fondées sur l’historia, l’inquisitio, la recherche, la recherche méthodique (non pas au hasard, mais selon les règles de la vraie recherche) de la vérité objective des choses et des processus.

À moins que ... la science professionnelle (mieux, dans ce cas, selon l’expression de McLuhan, l’idiotie professionnelle) et la philosophie (mieux, dans ce cas, la fausse profondeur et/ou la spéculation) ne dégénèrent en idéologie, en dogmatisme, en opinion, en tradition, en mode ou autre, qui, en tant que connaissance, reste non examinée.

Seule la confrontation personnelle avec la “matière” (l’“objet”) elle-même, c’est-à-dire l’acte de s’immerger dans une substance, fournit, avec un peu de chance, l’expertise, c’est-à-dire une connaissance solide (que cette confrontation personnelle soit scientifique ou non).

B. Bolzano (Prague:1781/1848), plus tard l’“École autrichienne” (avec Franz Brentano (1838/1917) et ses élèves (C.Stumpf (1840/1936), A.Meinong (1853/1927) et E. Husserl (1859/1930)) nous ont montré la nécessité d’aller “zu den Sachen selbst” dans un effort méthodique de notre conscience orientée vers la connaissance. De cette manière, on découvre ce que l’on appelle le “fondement” de la matière elle-même : il est révélé soit par une rencontre directe, soit par une inférence indirecte dans l’enquête.

EP. 3.

Le dilettante sait “quelque chose” sur tout ; le spécialiste sait “tout” sur quelque chose ; la personne informée se situe entre les deux : elle est (parfaitement) informée sur un “objet”. Ce cours signifie une information aussi approfondie, et non les deux autres types de familiarisation avec le savoir et la pensée philosophiques.

Description de la philosophie en tant que type de connaissance.

La philosophie peut être définie comme l’interprétation de soi (philosophie de vie) et du monde (univers) (vision du monde). Une telle définition est insuffisante, car :

(i) l’existence humaine - également, depuis S. Kierkegaard (1813/1855), oui, depuis la philosophie “positive” (c’est-à-dire fondée sur la réalité factuelle) de F. W.J. Schelling (1775/1854), appelée “existence” (au sens d’existence humaine effective) -

(ii) l’art (par opposition au “petit art” dit “grand art”), notamment le mot art, bien sûr,

(iii) la science professionnelle, qui traite d’un “sujet”, c’est-à-dire d’une partie ou d’un aspect de la réalité ; toutes sont autant d’interprétations de la vie et du monde. Leur tâche consiste à rendre claire la différence dite spécifique ou générique (caractéristique de classe). Ce que nous allons faire maintenant, trop brièvement.

(i) L’existence humaine en tant que philosophie “existentielle” ou préreflexive.

Les philosophes écossais (XVIIIe et XIXe siècles avec Th. Reid (1710/1796) comme figure de proue et Cl. Buffier, S.J., *Traité des vérités premières* (1717) comme précurseur français) ont mis l’accent sur le “sens commun” (sensus communis) ou raison pré-scientifique et pré-sage : il possède, au-delà de toute science et philosophie professionnelle, sans preuve, toutes sortes d’intuitions qui révèlent un jugement immédiat sur une nature humaine générale. On peut y distinguer trois types de connaissances :

a/ **les vérités prioritaires**, c’est-à-dire les intuitions qui peuvent être formulées sans syllogisme ni phrase de conclusion (voir plus loin) (par exemple, “Trois fois trois fait neuf” (qui est exprimé différemment chez d’innombrables peuples mais pas pensé différemment)) ;

b/ **les vues apostérieures**, c’est-à-dire les vérités de nature plus empirique ou expérientielle (par exemple, “Le jaune est différent du rouge”) ;

c/ **des vérités fondamentales** quoique contingentes (c’est-à-dire non nécessaires, du moins dans le cadre d’un raisonnement purement a priori) :

c1/ l’existence du clairement observé (“Je le vois de mes propres yeux, juste devant moi !”, avec une dominance introspective) ou du clairement remémoré (“Je l’ai vu de mes propres yeux !”, avec une dominance rétrospective) ;

c2/ l’existence d’un contenu de conscience propre et changeant (“je suis triste”, “je décide de faire quelque chose”).

EP. 4.

ainsi que l'existence de sa propre identité permanente (“C’est moi qui l’ai fait et j’en ai des remords, même maintenant, après des années, parce que c’est moi qui l’ai fait”) ; - le soi-disant “moi” plus profond en tant qu’origine de ses propres actions est évident de ce fait - ;

c3/ l'existence de l'autre (“Moi aussi bien que toi et lui, respectivement eux, nous sommes des personnes au bon cœur mais aux nombreuses faiblesses”) ; - le “je” profond de l'autre se révèle en apparence et en comportement comme je-pas-moi (pour parler avec A. Schopenhauer (1788/1860)), si je suis aimant, et comme pas-moi (id.), si je suis hostile à mon prochain.

Le P. Maine de Biran (1766/1824), l'un des précurseurs de l'existentialisme français, ajoute à cette liste d'intuitions pré-scientifiques et préscientifiques les vérités dites “sensibles” ou “divinatoires” (cf. *Maine de Biran, Mémoire sur les perceptions obscures*, 1807 (Paris, 1920 réédition)).

De Biran cite l'*Histoire générale de Voltaire* où il dit que le fils de la malheureuse Marie Stuart, Jacques VI, prince d'Angleterre et d'Écosse, dans le ventre de sa mère - on pense à ce que *Luc 1, 41* raconte de S. Jean Baptiste dans le ventre d'Élisabeth au salut de Marie, la mère de Jésus - a subi l'impact de la peur que sa mère a endurée, à la vue de l'épée fatidique. Jean-Baptiste, dans le ventre d'Élisabeth, lors de la salutation de Marie, la mère de Jésus - a subi les répercussions de la peur que sa mère a ressentie à la vue de l'épée fatidique sur le point de transpercer son amant, David Reggio : toute sa vie, le roi Jacques VI a conservé une frayeur et une forme involontaire de tremblement à la vue d'une épée dégainée, quoi qu'il fasse pour se maîtriser (o.c., 25).

Maine de Biran signale également certains rêves (loin d'être tous) qui ont une valeur d'avertissement (o.c., 27). Plus simple encore : qui n'entend pas dire (ou ne le dit pas lui-même, spontanément) : “C’est moi qui l’ai inspiré” ? Ou encore : “Soudain, je l’ai vu” (“Euréka”). Ou encore : “Je vais dormir dessus”.

La parapsychologie d'aujourd'hui, dans la lignée de l'occultisme antique, nous a ouvert les yeux sur cette deuxième couche du sensus communis, de sorte que nous ajoutons, à juste titre, les vérités divinatoires ou sensorielles (de nature contingente, mais aussi fondamentales que les vérités “séculaires” ou du monde intérieur citées par les commensaux écossais encore fortement rationalistes).

Les existentialistes (surtout les Français) ont souligné le fait que toute philosophie et même toute recherche créative a pour source une sorte d'expérience existentielle privilégiée. Ainsi, *J. P. Sartre* (1905/1980), dans ses *Situations*, Paris, 1947/1949, vol. I (*La liberté cartésienne*), prétend que Descartes, père du rationalisme moderne inné (supposant des idées innées ou “idées”), a subi dans ses premières années la “contrainte” du raisonnement rationnel dans les mathématiques et surtout la géométrie de l'époque - un trait qui caractérise, voire systématise, toute l'œuvre de Descartes (comme l'a bien montré Martial Guérout).

EP. 5. (ii) (*Super*) *l'art comme mode de vie et vision du monde.*

La philosophie se distingue de l'existence humaine (dans la mesure où elle ne contient pas les restes de systèmes d'apprentissage) et de l'art en ce qu'elle utilise (en termes mentaux) des concepts (contenus des pensées) ou (en termes linguistiques) un langage technique (terminologie) pour interpréter le monde et la vie, qui contiennent des prétentions à la réalité : Dans la mesure où l'existence et l'art contiennent également un langage compréhensible ayant la prétention de dépeindre la réalité, ils constituent une "philosophie" plus ou moins explicite, mais l'existence et l'art sont souvent trop peu prétentieux pour être une véritable philosophie (notamment lorsque l'art est fictif sans que sa "fiction" ne signifie la réalité).

Les concepts ou les termes techniques sont des termes généraux, qui représentent des lois dans la réalité (et donc "abstraits" du concret-individuel qui est si souvent au premier plan dans l'existentialisme et l'art) : les cas vivants (casuistique) et les exemples (exemplarisme) mènent souvent à l'existentialisme et à l'art.

Pourtant, il existe des formes hybrides : Jean-Paul Sartre, le grand marxiste existentialiste, a écrit des romans dans lesquels s'expriment ses notions abstraites (ce sont des "romans philosophiques").

D'ailleurs, quiconque connaît la théorie littéraire sait qu'il existe un "roman à thèse", c'est-à-dire une histoire, apparemment individuelle-concrète, mais dans laquelle il y a une "thèse" à défendre (par exemple, l'Elendmalerei des romans naturalistes, qui dénonce la misère naturelle et culturelle dans des figures et des situations individuelles concrètes).

Une cathédrale médiévale est, par ses vitraux et ses sculptures, une représentation "vivante" de la vision du monde et de la philosophie de vie catholiques : parfois, le "didactisme" de cet art est particulièrement frappant. Dans ce sens, il y a de la "philosophie", mais toujours dans un sens plus implicite (non révélé, non saisissable).

Echantillon bibliograph.:

(1)

-- R. Harper, *Nostalgia (An Existential Exploration of Longing and Fulfilment in the modern Age)*, Cleveland (Ohio), 1966 (les contes de Grimm servent de modèle de compréhension, en quelque sorte, de l'atmosphère de certains centres des XIXe et XXe siècles) ;

(2)a.

-- J.-P. Richard, *Poésie et profondeur*, Paris 1955 ;

-- O.H. Fidell, *Ideas in Poetry*, Englewood Cliffs, N.J., 1965 ;

-- G.R. Urban, *Kinesis and Stasis*, La Haye, 1956 ;

(2)b. -- R.S. Seal/ J. Krg, *Thought in Prose*, Englewood Cliffs, N.J, 1962-2

(iii) *La science du sujet en tant que vision du monde.*

La science professionnelle est une interprétation du monde et de la vie, elle est compréhensible et, en ce sens, très proche de la philosophie. Mais la science professionnelle n'est pas ontologique, c'est-à-dire qu'elle se fixe sur une partie ou un aspect de la réalité totale (spécialisme concernant l'objet) au lieu de l'"être", c'est-à-dire la totalité de la réalité.

EP. 6.

L'“ontologie” (également appelée “métaphysique”) est celle qui définit et délimite la philosophie par rapport à la science professionnelle. Le scientifique professionnel pense de manière fragmentaire : il se niche dans son objet, limite son intérêt à tout ce qui n'est pas son objet, “s'abstrait” du reste de la réalité.

C'est la “force” typique du scientifique professionnel : il “contrôle” son secteur aussi complètement que possible, aussi minutieusement que possible. L'ontologue (métaphysicien), c'est-à-dire le philosophe, ne peut pas faire cela : il est, en effet, trop conscient de la totalité : son “objet” est le système absolu, la collection absolue de tout ce qui “est” de toute façon. Au-delà, il n'y a “rien”.

Depuis Aristote de Stageira (-384/-322), le maître d'Alexandre le Grand, la collection absolue (qui rassemble tout ce qui est) est appelée l'“être” (au sens de collection) ou l'“être”. Avec le mot “être”, on indique la dernière collection (et la dernière cohérence ou système).

Conclusion : Comprendre le monde et soi-même dans ce monde (appelé “être” d'après ses deux parties principales) à l'aide de concepts et de termes, avec une prétention à la réalité et une conscience de la totalité, voilà la philosophie. Dans la mesure où elle est présente en tout cas dans l'existence, l'art et la science professionnelle, ces trois activités humaines sont “philosophiques”.

La nature totalitaire de la philosophie fait qu'elle vient en dernier dans l'ordre du programme :

(i). Isokrates d'Athènes (-436/-338), avec Xénophon d'Athènes (-430/-354), le grand éducateur de l'Hellas classique, préconisait un développement général basé sur un certain nombre de sujets

1/ Arithmétique, géométrie, musique, astronomie (les matières pythagoriciennes) ;

2/ **la** grammaire, la rhétorique, la dialectique (l'art du raisonnement) (les matières sophistes),

plus tard, à Alexandrie, “enkuklios paideia” (savoir encyclopédique) et encore plus tard, au Moyen Âge, “artes liberales” (arts libéraux ou compétences) : il les considère comme une propaedeutis, une pré-éducation, en relation avec la philosophie (appelée aussi “sagesse”) ; ce sont des “propédeutiques” au sens premier ;

(ii) Plus tard, l'étude élémentaire de l'un ou l'autre sujet scientifique a également été appelée propédeutique ; en effet, quiconque commence la philosophie, a besoin d'une telle “base”, surtout de nos jours où nous vivons dans une culture scientifique, dont le philosophe conscient de la totalité, en vertu de son sens de la totalité de “l'être”, doit nécessairement tenir compte.

Digression : la science (épistémologie au sens strict).

La science a pour objet la similitude et la cohérence des sciences sujettes (épistémologie comparative ou comparée). Elle est diachronique (épistémologie historique) et synchrone (épistémologie systématique).

Echantillon bibliographique : En dehors de Virieux-Reymond (p. 1 ci-dessus), ils sont nommés

-- B. Bolzano, *Wissenschaftslehre*, 4 Bde, 1837 (réédition de 1929) ;

EP. 7.

-- *Bridgman, The Logic of Modern Physics*, New York, 1927¹, 1960² (opérationnalisme physicaliste : observation, description à l'aide de termes physiquement observables, formation d'hypothèses (conditions nécessaires et suffisantes pour tenter l'explication), vérification (de l'implication logique de l'hypothèse)) ;

-- *P. Guéry, L' épistémologie (Une théorie des sciences)* in *A. Noiray, dir., Le philosophie*, Paris, 1969¹, 1972², t. I, pp. 135/ 178 : Piaget ; - Bachelard (*Le nouvel esprit scientifique*, Paris, 1934), Canguilhem, Althusser ; - Serres) ;

-- *R.E. Butts/ Jaakko Hintikka, Proceedings of the Fifth International Congress of Logic, Methodology and Philosophy of Science* (Ontario, Canada, 1975), Dordrecht/ Boston, 4- vol., 1977 (théorie de la science conçue au sens large) ; non-positiviste :

-- *W.B. Gallie, Peirce and Pragmatism*, New York, 1966 (surtout Peirce's Theory of Knowledge : pp.59/137).

-- *K.-O. Apel, Hrsg, Charles S. Peirce, Schriften I (Zur Entstehung des pragmatismus)*, Frankfurt a. M., 1967 ;

-- *Schriften II (Vom Pragmatismus zum Pragmatizismus)*, ibd, -1970 ;

-- *J. Habermas, Technik und Wissenschaft als Ideologie*, Francfort, 1968 (typique de la théorie de la science de la Frankfurter Schule : la théorie "analytique" (c'est-à-dire positive) de la science doit être corrigée par une théorie "dialectique-critique" de la science qui inclut le contexte socio-historique de la science et de la technologie) ;

-- *H.G. Gadamer, Wahrheit und Methode*, Tübingen, 1961¹, 1965² (dans le style de Schleiermacher et de Dilthey, des existentialistes Heidegger et Bultmann, cette théorie de la science est "herméneutique" (verstehend, compréhension, c'est-à-dire fondée sur une interprétation vécue) ;

-- *K.-O. Apel, Szientistik, Hermeneutik, Ideologiekritik (Entwurf einer Wissenschaftslehre in erkenntnisanthropologischer Sicht)*, in *K.-O. Apel et al, Hermeneutik und Ideologiekritik*, Frankfurt a.M., 1971.

Cet échantillon bibliographique prouve que l'intelligentsia moderne ne s'accorde pas sur le concept de science.

Quant à l'histoire des sciences :

-- *Maurice Daumas, Histoire de la science*, Paris, 1957 ; également deux ouvrages traitant de l'origine de la science :

-- *R. Berthelot, La pensée de l'Asie et l'astrobiologie*, Paris, 1938¹, 1972² (En Mésopotamie, s'est développée une pensée d'abord biosolaire ou bio-astrale, puis astrobiologique (recherche du lien entre la vie sur terre et les corps célestes) ;

-- *J.P. Vernant et al, Divination et rationalité*, Paris, 1974 (dans les cultures chinoise, mésopotamienne ancienne, gréco-romaine ancienne et même africaine, la divination (c'est-à-dire la connaissance paranormale ou le manticisme) est loin d'être anti-"positive" (c'est-à-dire orientée vers la perception et la compréhension) ; au contraire, la divination est la première forme de connaissance scientifique).

Selon M. Daumas, o.c., trois sciences, l'astronomie, les mathématiques et la géodésie, sont apparues un peu partout (à peu près simultanément en Chine, en Inde et en Grèce).

EP. 8.

Comme le montre *W. Jaeger, Plaideia (Die Formung des Griechischen Menschen)*, 3 Bde, Berlin, 1934/ 1936¹, 1936/1947², les philosophes grecs, appelés “physicalistes” (philosophes naturels), constituent un grand pas en avant dans la science professionnelle : ils la conçoivent comme une investigation de la “nature” (être, nature) des choses et des processus du monde visible, qui forme un “cosmos”, c’est-à-dire un ensemble ordonné, dont l’homme est plus ou moins le centre. i. “un ensemble approprié au rang, dans lequel l’homme est plus ou moins central, est conçu.

-- *Al. Koyré, Galilée et Platon*, dans *Journal of the History of Ideas*, IV (1943), a montré que G. Galilei, le fondateur de la science moderne exacte (qui combine l’exactitude mathématique et expérimentale), représente un nouveau pas en avant qui nous sépare de la conception antique et moyenâgeuse de la science.

Définition du concept de science (positive).

La science professionnelle a un caractère “abstrait” (c’est-à-dire qu’elle ne tient pas compte d’un certain nombre de données) :

a. Son objet “matériel” est soigneusement délimité du reste (qu’il s’agisse de configurations, de rétroaction, d’influence de l’inconscient, de phénomènes de groupe, de rythme ou d’opérations numériques) ;

b. L’approche ou son objet “formel” est également clairement délimité par rapport au reste des approches :

b1. la description, l’explication et la révision de la déclaration sont toujours présentes ;

Cette description, cette explication et cette vérification sont intersubjectives : elles sont faites par et soumises au jugement du groupe de personnes que l’on appelle les “scientifiques spécialisés” (Peirce parle de “sensus catholicus” et Royce de “communauté interprétative”) ; toutes les autres personnes sont exclues ;

b3. cette communauté d’interprètes est toujours, minimalement et essentiellement (méthodiquement) ou maximalement (idéologiquement) laïque, c’est-à-dire orientée vers le monde : ce que ce monde visible et tangible dépasse et/ou est au-delà, ne s’applique pas à ce groupe de personnes qui, par conséquent, soit mettent les données extra- et surnaturelles entre parenthèses (naturalisme ou laïcité méthodique), soit les excluent (laïcité idéologique-dogmatique).

Conclusion : le caractère abstraitif ou unilatéral de la science professionnelle l’aligne sur la philosophie, qui par définition est non abstractive tant au niveau de l’objet matériel (l’“être”) qu’au niveau de l’objet formel (les données non écrites, non expliquées et non testées... “sont” là aussi bien que les autres et la communauté interprétative dépasse les interprètes purement scientifiques ; aussi la laïcité est ressentie comme unilatérale par le philosophe, qui pose au moins le problème de la réalité non laïque (méta.physique)).

EP. 9.

Cette description peut également être différente.

Th. Kuhn, The Structure of Scientific Revolutions, 1964 (Ned. : Meppel, 1972) met en évidence le développement historique de la science :

(i) Il y a des révolutions de courte durée. On pense à

a/ radiesthésie primitive,

b/ L'astronomie, les mathématiques et la médecine antiques, ainsi que la physique grecque,

c/ La science galiléenne (mentionnée ci-dessus) ; on pense à la Physique d'Aristote, à la Mécanique de Galilée, aux Principia de Newton, à l'Électricité de Franklin, au Traité élémentaire de chimie de Lavoisier, à l'Origine des espèces de Darwin, à la Théorie de la relativité d'Einstein, etc ;

(ii) il existe des périodes de calme et de diligence au cours desquelles prédomine la science "normale" (c'est-à-dire les formes établies de connaissance), caractérisée par une "matrice" (tableau d'éléments) disciplinaire (= scientifique professionnelle) ; cette matrice est, selon Kuhn,

1/ Un ensemble épuré,

2/ commune à un groupe scientifique,

3/ de

(a)1. les croyances de nature cognitive : "La loi du travail (= action) et de la résistance (réaction) par exemple ; ou encore : les opinions philosophiques ("métaphysiques") irréfléchies : "l'ensemble de la réalité est constitué de matière, d'énergie et d'information",

(a)2. les jugements de nature "évaluative" (jugements de valeur) : "Il est plus scientifique d'aborder les phénomènes de manière quantitative que qualitative" (ou vice versa) ; "La simplification est préférable" ;

Ces deux éléments, cognitif et axiologique, jugements ou hypothèses de base, sont supposés sans preuves suffisantes (ce sont donc des préjugés mais des préjugés utiles) ;

(b) Les méthodes, appelées "techniques" par Kuhn, de nature exemplaire ou exemplaire ("paradigmes" ou "exemples d'école") : problèmes ou tâches modèles avec solutions modèles correspondantes, de nature générale mais suffisamment flexible pour permettre une imitation créative dans le monde scientifique spécialisé.

Mathésiologie (Ampère), mathésiotaxie (Durand de Gros).

Ces deux noms signifient classification scientifique ou catégorisation (typologie). Une triade régit cette matière : les objets de la science professionnelle sont soit idéaux (en langage mentaliste), soit symboliques (en langage linguistique), soit empiriques ; les empiriques se subdivisent en naturels et humains ou "spirituels" ; d'où la triade de la science professionnelle.

-- *C. Hempel, Philosophy of Natural Science*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J., 1966, parle de

(a) les sciences non empiriques (linguistique, logistique, mathématiques),

(b)1. les sciences naturelles (physique, chimie, biologie),

(b)2. les sciences "sociales" (c'est-à-dire humaines) (psychologie, sociologie, sciences politiques, ethnologie, économie et histoire, etc.)

EP. 10.

-- H. van Praag, *Informatie en energie (Bouwstenen van een nieuw wereldbeeld)*, Bussum, 1970, p. 45 et suivantes, parle de “sciences du symbole” (qui étudient les questions “idéales”) et de “sciences de la réalité”. Il parle également de “sciences de l’information” et de “sciences de l’énergie” :

“Toutes les sciences ont à voir avec les concepts d’énergie et d’information, mais dans les sciences naturelles, le concept d’énergie est prioritaire, dans les sciences culturelles (ou humaines), le concept d’information.” (o.c.,47).

-- M. Cl. Bartholy/ P. Acot, *Philosophie. Epistemologie. Précis de vocabulaire*, Paris, 1975, conçoit une double épistémologie :

(a) l’épistémologie des sciences “exactes”, qui se subdivise en deux parties :

(a)1. Formelle” (logique aristotélicienne (analytique), géométrie euclidienne, théorie des nombres, logiques, géométrie non euclidienne (Lobachevsky, Riemann), méta-langage) - qui correspond aux sciences idéales ou symboliques d’avant - ;

(a)2. sciences physiques, biologiques - ce qui correspond aux “sciences naturelles” ;

(b) épistémologie des sciences humaines (psychanalyse freudienne, linguistique - il s’agit ici d’une exception à ce qui a été dit précédemment, où la linguistique était classée dans les sciences du symbole, de l’idéal ou du signe - , anthropologie culturelle (ethnologie), matérialisme historique marxiste et économie).

Voilà pour cette classification plutôt “critique” des sciences professionnelles, sur laquelle on trouvera plus tard - dans la section sur la clarté - plus de détails.

La même attitude “critique-therologique” conduit à une autre division des sciences professionnelles, qui se présente sous deux formes.

(i) **Les sciences naturelles, “erklären”, et les “humanités”, “verstehen”.** (10/12) W. Dilthey a introduit la distinction entre les “sciences naturelles”, qui travaillent de manière à “élucider”, et les “sciences humaines”, qui travaillent de manière à “comprendre”. -

L’école allemande d’histoire (Droysen en tête) a réagi contre Comte et Buckle, qui voulaient distiller des “lois générales” à partir de la masse informe des faits historiques sur le modèle des sciences naturelles du XIXe siècle et dans l’esprit des Lumières anglo-françaises : la liberté humaine avec son imprévisibilité, la singularité et l’individualité de l’homme et de ses créations excluaient une approche “scientifique” appliquée aux choses et aux processus non humains.

Conséquence : la “science” historique reste descriptive (idiographique, c’est-à-dire qu’elle enregistre l’individu dans une histoire), elle ne devient pas “nomothétique” (distillant des lois générales).

L’*Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883) reprend les idées de Dilthey. La dualité “idiographique/nomothétique” vient de W. Windelband (1848/1915), de la Badener Schule néo-kantienne. De la même école vient H. Rickert (1863/1936) avec sa distinction entre science naturelle et science culturelle (où l’axiologie ou la doctrine de la valeur est mise en avant).

EP 11.

Cette dualité date en fait de bien avant le XIXe siècle : *K.Löwith, welt-geschichte und Heilsgeschehen*, in *W.F Otto e.a., Anteile Martin Heidegger zum 60. Geburtstag*, Frankfurt a.M., 1950, S. 107, dit que la distinction entre nature(science) et esprit(science) apparaît de manière particulièrement nette au XVIIe siècle.

Descartes, dans la lignée de Galilée (et parallèlement à Fr. Bacon divise l'“être” en “res extensa”, l'étendue (la nature) et “res cogitans”, la pensée (l'esprit) : de la nature (matérielle), une connaissance certaine et mathématique-naturaliste est possible ; de l'esprit, pour l'instant, on ne sait pas grand-chose de plus que la pure opinion, la tradition et l'habitude de penser.

Vico, en revanche, dans sa *Scienza nuova*, procède de la même dualité, mais, à l'inverse, de la nature, qui nous est étrangère à nous, les hommes, parce que nous ne l'avons pas faite nous-mêmes, aucune connaissance “transparente” n'est possible, tout au plus une connaissance mathématique et scientifique (seul Dieu, en tant que créateur de la nature, a une connaissance transparente de la nature) ; de l'esprit, en revanche, dans l'histoire humaine, une connaissance vraie et certaine est possible, parce que nous, les hommes, sommes nous-mêmes les artisans de l'histoire. La nouvelle approche de Vico s'est développée grâce à Herder et Hegel, Dilthey et Croce”. (o.c., 107).

La même dualité perdure jusqu'à aujourd'hui. *C.P. Snow, Two Cultures and the Scientific Revolution*, Cambridge, 1959, l'a souligné. Dans les sciences humaines elles-mêmes, elle s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui.

(i) *C. van Pareren/ J. van der Bend, Psychologie en mensbeeld*, Baarn, 1979, donne, d'une part, un compte rendu des psychologies comportementaliste et cognitive et, d'autre part, des psychologies psychanalytique, humaniste et marxiste. Les premiers s'orientent sur l'approche scientifique naturelle, les autres sur ce qui émerge exactement en dehors de cette science professionnelle (l'inconscient, le potentiel humain, le mouvement dialectique de l'histoire).

(ii) *L. Rademaker/H. Bergman, Sociologische stromingen*, Aula, 1977, donne, d'une part, les sociologies comme positivistes et, d'autre part, les sociologies comme phénoménologiques ou marxistes. Ce qui montre encore une fois la dichotomie.

Réconciliation.

Les sciences dures et les sciences douces dans les sciences humaines peuvent aller de pair : Ronald Laing, par exemple, a étudié les systèmes familiaux et l'interaction humaine d'une manière similaire à la discipline fortement positiviste-comportementaliste de Th. Szasz en matière de communication-théorie ; mais Laing a également pratiqué les sciences douces existentialistes-phénoménologiques, qui définissent la science comme un moyen d'améliorer la qualité de la vie.

(i) sur un domaine particulier de la réalité

(ii) recueillir des informations fiables qui ont été vérifiées d'une manière ou d'une autre.

EP. 12.

La vision “douce” de la science refuse d’identifier la méthode “scientifique” avec la méthode “expérimentale”.

La vision dite “pragmatique” de la science

Le mot “pragmatique” doit être compris ici dans le sens de “pragmatique” :

1/ éclectique (choisir parmi plusieurs points de vue à la fois)

2/ sur la base de son utilité - est une forme de cette réconciliation des écoles et méthodes “fermées” (exclusives) en faveur d’une méthodologie “ouverte”.

-- G. Barraclough, *Scientific Method and the Work of the Historian* - a paper presented at the International Congress on Logic, Methodology and the Philosophy of Science (1966) -, in D. Bronstein/ Y. Krikorian/ Ph. Wiener, *Basic Problems of Philosophy*, Englewood Cliffs, N.J. 1964³, pp. 206/217, réconcilie, en tant qu’historien, l’approche idiographique avec la “science” nomothétique en soutenant qu’après l’idiographie, il y a place, dans la science de l’histoire, pour la généralisation et l’étude des lois : il y a sans cesse un retour, dans le monde humain, de schémas qui sont vraiment formulables comme une science (par exemple, la dictature, la révolution, la lutte des classes, la divergence dans le temps de l’apogée politique et artistique, etc.)

-- K.-O. Apel, *Szientistik, Hermeneutik, Ideologiekritik* (voir ci-dessus), prend la conversation de la personne ordinaire, et encore plus du médecin) comme modèle d’épistémologie :

(i) Dans chaque conversation, il arrive que l’on ne prenne plus l’autre comme un égal (“Ich noch einmal”, aurait dit A. Schopenhauer, “I-juste-encore”) mais comme un “objet” qu’on examine de manière investigatrice (“Nicht-Ich” dans le langage de Schopenhauer, “pas-moi”) ; par exemple. lorsqu’un camarade découvre soudain que son camarade lui ment peut-être, ou lorsque le médecin de famille, qui est entré dans la maison en tant qu’ami de la maison, procède à l’examen (de la santé) du “patient” : de “je-pas-encore” (ami), la personne examinée devient soudain “pas-moi”.

(ii) Selon Apel, la science humaine peut être placée sur cette base : elle concilie les deux aspects dans une médiation “dialectique” de l’“explication” scientifique professionnelle et de la “compréhension” “herméneutique” (en dénonçant l’“idéologie” (c’est-à-dire l’aspect pseudo-scientifique) comme unilatérale dans l’explication et l’herméneutique).

Cependant, Barraclough met l’accent sur la science (après l’herméneutique) alors qu’Apel met l’accent sur l’herméneutique (après l’explicatif).

(ii) *La structure de la science expérimentale ou “dure”.*

Nous allons illustrer cette structure à l’aide d’une application.

Première approche.

L’observation est le début de la science expérimentale : elle fournit les données de l’expérience sensorielle. En règle générale, ces expériences sensorielles doivent pouvoir être répétées publiquement.

1/ Les faits historiques, 2/ introspectifs, 3/ sensibles ne sont pas reproductibles, exclus :

EP. 13.

Comparez l'observation de la lune à l'horizon avec l'observation de la lune au zénith (où elle est plus petite qu'à l'horizon) ; comparez ces deux observations avec la soi-disant "vision" de la lune par un voyant ou un sensitif à un moment où personne d'autre ne la voit.

On sait que **(i)** l'environnement physique, **(ii)** tout instrument (par exemple un télescope) et **(iii)** des biais perceptifs particuliers peuvent jouer un rôle perturbateur et être source d'erreur.

Deuxième approche.

Expériences, observations - ces "données" doivent, dans un deuxième temps, être consignées dans une description destinée à la fois au scientifique observateur et à la communauté des collègues scientifiques. Cette représentation (ou modèle de connaissance et de pensée) ou description doit tout d'abord contenir (ce que *B. Bolzano* (*Wissenschaftslehre*, I, S. 71ff.)) des énoncés en eux-mêmes (Sätze an sich) : ceux-ci "disent" "ce qui est observé (par exemple : " Au zénith, je vois la lune plus petite qu'à l'horizon ") et consistent en (ce que Bolzano appelle) des représentations en elles-mêmes (Vorstellungen an sich), c'est-à-dire des parties d'énoncés (par exemple : " la lune est plus petite qu'à l'horizon ").i. des parties d'énoncés (par exemple "lune", "plus petit que", "zénith", "horizon") ; ces énoncés en eux-mêmes, constitués de représentations, forment le contenu d'un jugement, qu'une personne exprime pour elle-même ou dans une communication à un collègue scientifique.

Mais dans la science strictement "expérimentale", ces jugements (et leur contenu d'énoncés et de représentations) doivent être traduits en ce que, depuis Bridgman (1927), on appelle des définitions (langage) "physiques ou opérationnelles".

Raison : le sens strict et sans ambiguïté des jugements pour toutes les consciences. La représentation du "zénith" ou de l'"horizon", de la "lune" ou de "moins que" doit être convertie en langage spatio-temporel et ce, depuis la fin du Moyen Âge et Galilée, au moyen d'"opérations" qui mesurent le phénomène.

Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut être sûr que les représentations et les phrases en elles-mêmes ont le même sens pour tous les collègues scientifiques.

La règle est la suivante : plus il y a de méthodes de mesure (et donc d'instrumentation), plus les modèles de caractéristiques seront peu sûrs et non ambigus ; plus les modèles de caractéristiques sont formulés avec une seule méthode de mesure, plus ils sont ambigus.

Troisième approche.

Quand l'observation de la lune

1/ observés de manière répétable et

2/ décrit de manière physiquement opérationnelle, le scientifique peut avancer une supposition ou une hypothèse, c'est-à-dire une tentative d'explication ou de clarification (ab- ou rétroduction, dans le langage de Peirce) de ce qui est vécu et décrit.

Une explication - ici du fait que la lune brille plus à l'horizon qu'au zénith - consiste à formuler les **(i)** conditions (facteurs) nécessaires et **(ii)** suffisantes de l'occurrence du phénomène.

EP. 14.

Une condition est nécessaire si le phénomène ne se produit jamais sans elle. Une condition est suffisante si le phénomène déterminé par elle se produit toujours quand elle se produit.

Maintenant on peut faire une table combinatoire comme suit : l'intervalle entre l'observateur de la lune et la lune elle-même est le terrain sans aucun instrument d'observation (selon Kaufman et Rock (1962)) ; ce terrain - sans - instrument d'observation est la condition du grossissement lunaire à l'horizon mais pas au zénith ;

Eh bien, cette relation entre le terrain horizontal sans instrument, d'une part, et le grossissement lunaire, d'autre part, peut être combinée comme suit : le terrain horizontal sans instrument de vision est - vu a-priori

(1) Nécessaire pour le travail au noir,

(2) suffisant pour cela ;

Il est là (3) nécessaire mais pas suffisant pour lui,

(4) suffisante mais non nécessaire pour cela ;

il est nécessaire et suffisant qu'il soit là (5) en même temps,

(6) ni nécessaires ni suffisants pour elle.

Ce calcul ou compte rendu des possibilités de causalité en question est particulièrement important dans les cas (3) et (4).

Appliqué à l'apparence de la lune : si le même observateur regarde la même lune à l'horizon à travers un tube, elle est plus petite que sans le tube ; - la testabilité d'une hypothèse consiste à vérifier sa valeur explicative.

Or, de même qu'une description n'est pas physiquement valable si elle n'est pas traduite en termes opérationnels, une hypothèse n'est pas "valable" si elle ne peut pas être testée (vérifiée). Cela implique qu'elle soit traduite en termes opérationnels : on propose des "opérations" qui donnent lieu à de nouvelles observations.

Quatrième approche. L'étape finale de la science au sens expérimental est l'exécution du test ou de la vérification. La règle pour cette vérification est la structure de l'expérience ou de l'essai : une expérience est la manipulation ou l'influence des conditions dans la nature de telle sorte que les conclusions logiques de l'hypothèse puissent être observées.

Ces conditions doivent être nécessaires et suffisantes. L'hypothèse était, dans notre cas, qu'un champ de vision horizontal sans instrument d'observation comme intervalle entre l'observateur et la lune à l'horizon est la condition nécessaire et suffisante du grossissement apparent (on pense à la psychologie de la gestalt) de la lune. La vérification est l'expérience double qui consiste à regarder la lune horizontalement, d'abord sans l'instrument d'observation, puis avec l'instrument d'observation : toutes les autres conditions restent identiques, mais l'expérimentateur "manipule", c'est-à-dire change arbitrairement, la condition nécessaire et suffisante. En d'autres termes, comme le dit C.S. Peirce, l'homme intervient laborieusement ou activement dans la régulation des conditions. On pourrait compléter cette double expérience en essayant de regarder la lune au sommet d'une colline et au fond d'une vallée, par exemple.

EP. 15.

La structure hypothético-déductive du début du test est claire :

(i) l'hypothèse est le paysage d'intervalle entre lunaire et horizontal ;

(ii) l'"implication logique" (ou "dérivation", "déduction") est double : la "gestalt" lunaire est plus grande sans le dispositif d'observation ; elle est plus petite avec le dispositif d'observation. C'est cette double implication qui est manipulée dans le test.

Analyse du test lui-même. Le test se concentre sur deux types d'"agents de changement" (variables) :

(i) *la variable indépendante*, dans ce cas, la présence ou l'absence du paysage d'intervalle : c'est cette condition ou ce facteur que l'expérimentateur "change" directement à volonté mais méthodiquement (et non au hasard) afin d'en vérifier l'"effet" (méthode "efficace" ou aussi "pragmatique", c'est-à-dire orientée vers le résultat, puisque le Père Bacon appelait l'induction "efficace") ;

(ii) *la variable dépendante*,

dans ce cas, la "gestalt" d'apparence changeante de la lune ; c'est-à-dire la relation examinée entre la condition ("cause", si nécessaire et suffisante) et l'effet (résultat) est "fonctionnellement approchable" : la "gestalt" lunaire est "fonction" du paysage d'intervalle, c'est-à-dire qu'elle dépend du paysage d'intervalle.

Il convient de noter que les deux agents de changement désignés sont les "variables" suivies ou contrôlées. En fait, il existe des variables non contrôlées dans chaque expérience : elles constituent le point vulnérable de chaque essai, car elles peuvent être "efficaces" sans que le testeur s'en rende compte (et le vérifie immédiatement). Cela implique que chaque essai est truffé d'incertitudes (que des recherches supplémentaires ou le hasard peuvent révéler).

Note bibliographique : pour des explications de plus en plus techniques, voir *L. Vax, L'empirisme logique (De Bertrand Russell à Nelson Goodman)*, Paris, 1970, pp. 28/59 (*Le positivisme logique* ; surtout p. 56 : là où R. Carnap s'en tient au seul langage, *Bridgman, The Logic of Modern Physics*, New York, 1927, exige le langage et la technique (c'est-à-dire l'observation, de préférence avec du matériel).

Épistémologie internaliste et externaliste.

L'"internalisme" est la praxis qui agit sur la matière elle-même : ainsi, les scientifiques professionnels, "à l'aise" dans leur matière, peuvent être de bons épistémologues. Mais ce n'est pas toujours le cas : si quelqu'un ne travaille pas de manière comparative ou s'il devient, selon le terme de McLuhan, un idiot professionnel, alors il ne supervise pas son sujet ; c'est pourquoi l'"externalisme" est un aussi bon point de départ pour une épistémologie saine : on regarde la science de l'extérieur et on voit, par exemple dans les dommages écologiques causés par la science, "ce" qu'est "réellement" la science. En fait, les deux perspectives sont complémentaires.

Ainsi, lors du 32e Congrès des philologues flamands à Louvain (1979), il y avait des questions sur le quoi et le comment des sciences humaines (compréhension et méthode des sciences humaines), mais aussi des questions sur le pourquoi (conséquences éthico-sociales des sciences humaines) :

EP. 16.

En effet, la philosophie, l'histoire, la linguistique, la littérature, la psychologie, la sociologie, l'agogique (pédagogie et andragogie), ont toutes un effet sur la vie, qui se situe en fait en dehors de la sphère de ces sciences.

Vers 1900, la fameuse crise de la science a surgi, qui, à sa manière, a mis en évidence les problèmes internes et externes de la science :

(i) la recherche fondamentale a été dirigée vers les axiomes ou les présupposés (les “fondements”) de la science ; en physique, l'ancienne image rigide de la légalité n'était plus acceptable (la physique quantique comporte des incertitudes), en biologie, l'ancien mécanisme (modèle non-directif, purement causal) est entré en conflit avec le but direct (téléologie) de la vie ; En psychologie et en sociologie, l'ancienne loi naturelle pure devait être conciliée avec les “lois” spécifiques aux phénomènes humains, c'est-à-dire la loi “fondamentale” de l'être humain. En d'autres termes, l'épistémologie “fondamentale” à partir de 1900 a dû réviser les fondements, qui se trouvaient en partie en dehors de la discipline proprement dite (et étaient des propositions fondamentalement “philosophiques” ; (philosophie ou critique de la science ou méta-science) ;

(ii) la recherche culturelle, notamment à l'initiative des penseurs vitalistes-existentiels (non sans lien avec le romantisme), a souligné l'aliénation de la science par rapport à la vie, notamment dans ses applications technologiques ; en effet, l'épistémologie fondamentale se concentre davantage sur la science “pure”, l'épistémologie culturelle ou culturologique sur les implications éthico-sociales de la science (appliquée et applicable).

J.K. Feibleman, Technology and Reality, La Haye/Leiden, 1981, définit la “technologie” comme la résolution “in situ”, c'est-à-dire pratique immédiate et sans prétention, de problèmes (pratiques), tandis que, selon lui, la science expérimentale est le prolongement de la technologie, dans la mesure où elle résout les problèmes pratiques **(i)** si nécessaire en laboratoire (extra situm) et **(ii) en** visant la généralisation et la légalité.

Quoi qu'il en soit, dit-il, la science et la technologie modifient en profondeur notre concept concret de “réalité”, ce qui montre clairement que l'ontologie, le cœur de l'activité philosophique, ne peut s'en passer et vice versa.

C'est ainsi que *D. Dubarle, Le christianisme et les progrès de la science*, dans *Esprit* (XIX (1951) : 9, pp. 300/318, le comprend : le croyant, en tant que personne liée à une culture, ne peut pas simplement mettre entre parenthèses l'influence culturelle de la science.

Cela donne lieu à une dualité d'épistémologie :

- (i)** les épistémologues instauratifs (n George Sarton e.g.) représentent la science (heuristique et agogique) ;
- (ii)** les épistémologues réducteurs s'engagent dans la “critique” des sciences.

EP. 17.

Le scientifique (K.O. Apel) privilégie la science professionnelle : “un néo-positiviste comme R. Carnap, dans la lignée de l’empiriste D. Hume et du positiviste A. Comte, exaltera la science jusqu’au triomphalisme ;

Un existentialiste comme Sartre, dans la lignée de l’herméneute W. Dilthey, les critiquerait plutôt.

Des personnes comme *K. Popper, Conjectures et réfutations*, New York, 1962, sont favorables à la science, mais soulignent son caractère momentané et provisoire : la science est réduite à

1/ les théories qui résistent fortement à la critique et/ou qui constituent une meilleure approche de la vérité que d’autres et

2/ les rapports d’examens théoriques.

C.S. Peirce, qui est néanmoins un scientifique, arrive lui aussi au “fallibilisme” (sentiment de faillibilité). Sans parler de *Pitirim Sorokin, Fads and Foibles in Modern Sociology and Related Sciences*, 1956 : dans sa manie d’imiter la science naturelle, les sciences humaines souffrent souvent de...

1/ La confusion du “scientisme” (fanatisme scientifique) avec la vraie science,

2a/ la testomanie (l’envie de faire des expériences) et la quantofrénie (l’envie de tout voir en tant que quantitatif), et

2b/ La détection quantitative du trivial (se perdre dans des choses banales avec des méthodes “ quantitatives “). Malheureusement, la critique de Sorokin se vérifie de manière répétée dans le cas des scientifiques expérimentaux humains.

digression : critique de l’idéologie.

Il est impossible d’esquisser une théorie actuelle de la connaissance sans dire un mot de l’idéologie. Le mot est utilisé depuis *Destutt de Tracy* (1754/1836), *Eléments d’idéologie* (1801/1815), où il signifie psychologie des facultés, notamment psychologie de la connaissance (“idée”, depuis Descartes et Hocke, conception et contenu de la conscience).

Cf. Cabanis, Volney, Daunou e.a. sensualistes et positivistes. D’une manière générale, le terme “idéologie” désigne un système de pensée, de préférence scientifique ou philosophique, et souvent à forte connotation sociale. Il est facilement péjoratif : Napoléon disait de certains de ses contemporains qu’ils étaient des idéologues (utopistes) avec dédain.

On comprend ainsi que G. Balandier (in *Cah. Intern. de Sociologie*, 33 (1962), p. 128, parle du mythe, de l’idéologie et du programme comme de trois choses différentes et pourtant quelque part égales ; que *G. Schiwy, Der französische Strukturalismus (Mode, Methode, Ideologie)*, 1969, sépare quelque part l’idéologie de la mode et de la méthode, bien qu’elles aillent aussi ensemble.

L’“idéologie” a été définie comme un système de représentations (c’est-à-dire une théorie) qui prétend être rigoureusement scientifique dans son approche de la politique, de la morale, de la religion, etc., mais sans la praxis rigoureusement scientifique sur laquelle elle est censée se fonder, mais basée sur une praxis (c’est-à-dire une sorte de vie en pratique) à laquelle elle est inconsciemment inhérente.

EP. 18.

Cette interprétation de l'idéologie est, entre autres, celle du marxisme : tout système de pensée qui se prend pour "idéal" (c'est-à-dire "spirituel") - par exemple la philosophie traditionnelle, la religion, la morale, la conception étatique de la bourgeoisie - n'est, en fait, pas du tout idéal et spirituel, mais très matériel.

Raison : la bourgeoisie "justifie" sa position économique et sociale en tant que classe dominante par ces systèmes de pensée dits "idéaux" ; dans la mesure où cette bourgeoisie croit elle-même sincèrement en son ou ses idéologies, elle est victime d'une "fausse conscience", qui se trompe elle-même et témoigne d'une "aliénation" de la réalité.

Sa "conscience" (mentalité) est "irréelle", "utopique" (qui n'a pas de "topos" ni de place nulle part). K. La critique de l'idéologie par Marx voit ainsi l'idéologie comme la superstructure fragile d'une sous-structure (infrastructure) économique-sociale, dont elle donne une image fautive : Marx est un matérialiste et un économiste, c'est-à-dire qu'il explique de manière unilatérale les "produits" "idéaux" comme des conséquences des conditions matérielles, notamment économiques.

Réduire unilatéralement toutes les idées humaines (surtout bourgeoises) à des "produits" "matériels-économiques, fabriqués dans l'atelier du système capitaliste, c'est à son tour tomber dans des "constructions" qui ne correspondent pas nécessairement à la "réalité" (qui sont tout aussi irréelles). Un véritable socialisme "scientifique", comme le voudrait Marx, devrait se fonder sur autre chose que cette étroite base de recherche.

J.-B. Pontalis, Objekte des Fetischismus, Frankfurt a.M., 1972, parle de "fétichisme". La première signification du terme "fétiche" est un objet physique apparemment ordinaire, auquel le fétichiste attribue une signification plus qu'ordinaire, c'est-à-dire religieuse.

De manière analogue (c'est-à-dire en partie identique, en partie différente), la psychologie séculaire utilise le mot fétichisme pour désigner l'appréciation excessive de certains objets, généralement discrets (d'un point de vue psychopathologique, cela devient le fétichisme sexuel : le fétichiste érotique surévalue de manière érotique le corps ou les objets (vêtements) de la personne aimée). Ces significations ont été adoptées par la psychanalyse freudienne.

K. Marx a utilisé le terme "fétichisme" dans le sens socio-économique : l'analyse de la marchandise avec son "fétichisme de la marchandise" en témoigne (réification", disent les marxistes contemporains : la chose ("res") en elle-même, sans le contexte socio-économique de l'exploitation du prolétaire par le capitaliste, reçoit une "vénération" exagérée en tant que marchandise, signe d'une conscience idéologique, c'est-à-dire irréelle).

Il ressort de ce qui précède que la critique de l'idéologie peut à son tour utiliser le mot "fétichisme" pour désigner une "croyance" exagérée dans des "idées et des conceptions" qui ne méritent pas cette "vénération" parce qu'elles ne sont pas fondées sur une véritable recherche scientifique.

EP. 19.

H. Ruyer, *L'utopie et les utopies*, Paris, 1950, Explique le concept et l'histoire de l'"utopie" (Ruyer critique le remplacement par Marx du socialisme "utopique" auquel il s'opposait par le soi-disant "socialisme scientifique").

Les visions utopiques de la société remontent à Platon, mais le mot "u.topia" a été créé par Th. More (1478/1535 (ou + topos : non lieu) et désigne soit une société, soit une humanité future, que l'on considère comme "idéale", désirée, mais dont on sait qu'elle n'existe "nulle part". Un utopiste est quelqu'un qui est souvent "critique" et qui voit avec acuité ce qui ne va pas dans la société établie et conçoit, en blanc et noir, un contre-modèle dans le pays de nulle part.

R. Ruyer, o.c., 115, dit que les utopies sont comme les coquilles brumeuses dans lesquelles les idées réalisables sont à l'œuvre. Ce qui indique une utilisation méliorative des mots.

Le fait que l'Occident n'est pas le seul à croire aux idées utopiques est démontré par W. Bauer, *China und die Hoffnung auf Glück (Paradiese, Utopien, Idealvorstellungen)*, 1971, où l'auteur dissèque les notions prémodernes et modernes du bonheur et des sociétés idéales (jusqu'à la "Révolution culturelle" incluse) en Chine.

E. Bloch (1885/1977) est, bien sûr, l'un des philosophes d'aujourd'hui qui a réévalué l'utopie : la tâche de la philosophie est de porter à la conscience le non encore formé, le futur (et non le passé). La nouveauté, l'espoir, le rêve, la possibilité, l'utopie - tout cela est souligné. Contre la vision de l'inconscient de Freud (très orienté vers le passé), Bloch met l'accent sur le non-conscient, qui s'exprime en tendances (orientations vers l'avenir) et en latences (possibilités imperceptibles mais prêtes). Contre le dénigrement de la religion par Marx, Bloch soutient que là où il y a de l'espoir, il y a à la fois de la religion (et non pas une simple utopie ou l'opium du peuple, comme le prétendait Marx). Cf. *Das Prinzip Hoffnung*, Fr. A. 1967 (1953/1959¹) ; *Geist der Utopie*, 1918 et autres œuvres de Bloch.

Conclusion : la critique de l'idéologie doit, d'une part, rejeter l'utopie comme non scientifique (sauf sous la forme d'une futurologie scientifique) et, d'autre part, avouer que toute utopie est une critique inavouée de l'idéologie.

La désobéissance (empowerment) est un autre thème de la critique idéologique, notamment celle de la Frankfurter Schule, avec sa "théorie critique" ou sa "dialectique négative" (M. Horkheimer, Herbert Marcuse, J. Habermas et autres).

Libération, autonomisation, - ce sont des idées éclairées du XVIIIe siècle, mais dans la bouche de la Frankfurter Schule, elles acquièrent un son idéologiquement critique, marxiste :

(a) les données scientifico-techniques des sciences de la matière (en particulier les données expérimentales) n'ont qu'une importance instrumentale ;

(b) les réalisations herméneutiques-historiques ont une importance "pratique" (c'est-à-dire morale ou éthique) ;

(c) les idées de la théorie critique (critique de l'idéologie) ont un effet émancipateur.

EP. 20.

Le concept d'émancipation fait référence à l'"aliénation" :

(a) Juridiquement, le terme désigne le transfert d'une possession (bien, titre) à un étranger ;

Le mot français " aliénation " a un sens psychopathologique, qui est d'ailleurs également attaché au terme " aliénation " dans son usage philosophico-épistémologique : une perte de personnalité, qu'elle soit totale (folie, aliénation mentale) ou partielle, fait qu'une personne est aliénée ou volée à elle-même ;

(b) En termes philosophiques, on entend par "aliénation" cet état de conscience ou de conscience de soi qui reconnaît des propriétés qui lui sont propres dans une réalité, qui lui est étrangère et située hors de lui, comme si elles étaient les propriétés de cette réalité étrangère (et non les siennes).

On constate que la "projection" (l'extériorisation de l'intérieur soit dans son propre comportement extérieur, soit dans celui de ses semblables, soit dans une autre réalité extérieure ("étrangère")) n'est pas très éloignée de l'aliénation. Chez Hegel, Marx, - plus tard chez Sartre, l'aliénation joue un rôle central : l'histoire, par exemple, est conçue comme le détachement de l'homme (individuel, collectif) de la conscience naïve (qui implique l'aliénation).

P. Ricoeur, Le conflit des interprétations, Paris, 1969, pp. 148ss. et de façon plus pointue, *S. IJsseling, Rhétorique et philosophie*, Bilthoven, 1975, p. 116ss. À la suite de Marx, Nietzsche et Freud ("les trois matérialistes critiques"), ils soulignent la rhétorique, cachée ou ouverte, qui se trouve dans tout discours humain, notamment dans le domaine scientifique et, dans certains cas, dans le domaine scientifique et théologique. Les gens ne disent pas tant la vérité objective - même s'ils veulent consciemment le faire - ; non, souvent inconsciemment, ils défendent, sous couvert de "vérité objective", des thèses très rentables (c'est l'"éloquence" ou la rhétorique tendancieuse de leur discours). L'idéologie (Marx), l'Interpretieren (Nietzsche), la Rationalisierung (Freud) sont des discours de ce type.

C.J. Pinto de Oliveira, Information et propagande (Responsabilités chrétiennes), Paris, a souligné la rhétorique à l'œuvre dans la propagande, que les moyens de communication diffusent quotidiennement.

École et défense", une commission qui a commencé une enquête en Suède en 1952, a publié son rapport en 1957. L'éducation, qui devrait enseigner **1/ le** développement de la personnalité, **2/ la** préparation professionnelle, **3/ le** sens social et **4/ le** sens civique, devrait également cultiver la critique de la propagande - une partie de la critique de l'idéologie - afin que, surtout en temps de guerre (pourquoi pas en temps de paix ?), l'humanité voit clair dans la rhétorique.

La méthode de propagande fonctionne comme suit :

(1) Elle associe des symboles, aimés ou abhorrés, à des réalités qu'elle veut rendre attractives ou repoussantes (on parle de ses propres mouvements de jeunesse comme de "groupes", de ceux de l'adversaire idéologique comme de "gangs") ;

EP. 21.

(2) Il fonctionne avec des simplismes (représentations simplifiées de choses compliquées) ;

(3) Il fonctionne avec des mots émotifs au lieu de descriptions factuelles (le mot “propagande” est substitué à l’“information” pure) ;

(4) Il use ou abuse de l’argument d’autorité : des personnes connues, bien que non compétentes en la matière, sont citées dans leurs déclarations (“opinions”, pour ainsi dire) ;

(5) Il spéculer sur le “respect humain”, qui fait que l’individu n’ose pas se confronter à son environnement ;

(6) Il mélange délibérément des vérités, des demi-vérités et des faussetés ;

(7) Il fonctionne avec des répétitions (qui sont “martelées”).

Il est à noter que le point (6) formule le principe de Munsterberg : Willi Munsterberg était l’ami intime de Lénine et l’un des fondateurs du parti communiste allemand ; il est devenu, au fil du temps, un spécialiste de la propagande (Kominternpropagandachef en France) et a créé des “fantasmes” (“mythes”) afin de discréditer systématiquement les nazis : ils répondent à un besoin, selon Hunsterberg, et, avec le temps, deviennent plus “réels” que la “réalité”. Le célèbre Arthur Koestler, qui a travaillé avec Munsterberg, a dénoncé cette méthode par la suite.

Quoi qu’il en soit, la critique de l’idéologie est à la fois une critique du langage et du discours (analyse rhétorique) et une critique de la propagande.

Echantillon bibliographique.

-- S. Breton, *Théorie des idéologies*, Paris, 1976 (mode de parole idéologique, tension idéal/capable et volontaire, forme religieuse de l’idéologie, relation entre philosophie, idéologie et connaissance, crise des idéologies) ;

-- D. Eickelschulte, *Ideologiebildung und Ideologiekritik*, in Ch. Hörgl/ Fr. Rauh, *Grenzfragen des Glaubens*, Einsiedeln, 1956, s. 245/273 (la doctrine des idoles de Bacon, les Lumières, Destutt de Tracy, surtout étendu : Marx, Mannheim, Geiger) ;

-- *Les idéologies dans le monde actuel*, Paris, 1971 (études approfondies de divers auteurs),

-- H.J. Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, S. 130/161 (*Ideologische Denksysteme* ; - “logique” vue mais comme étude de la mentalité) ;

-- L.J. Halle, *The Ideological Imagination*, Chicago, 1972 (idéologies sociales, de Hobbes et Rousseau à Marx et Lénine et aux fascismes en passant par la Révolution française ; accent mis sur le contraste entre les idéologies libérales et totalitaires et sur le fréquent révolutionnaire professionnel qui, depuis la Révolution française, s’oppose individuellement à l’ordre établi sans savoir par quoi le remplacer) ;

-- B. De Clercq, *Godsdienst en ideologie in de politiek*, in *Tijdschr. v. Filosofie* jr 27 (1965) : 2 (juin), p. 233/261 (publié ultérieurement sous forme de livre) (les partis confessionnels créent un christianisme idéologique) ;

Plus épistémologique :

-- G.G. Granger, *Science, philosophie, idéologie*, in *Tijdschr. v. Philosophie* 29 (1967) : 4 (déc.), pp. 771/780 ;

EP. 22.

-- P. Cressant, *Lévy-Strauss*, Paris, 1970, pp. 10/16 (*Science et idéologie* : A. Badiou, F. Regnault, L. Althusser et al. sont cités sur la relation 'idéologie/science, qui est double :
a/ La science est ancrée dans l'idéologie, c'est-à-dire dans l'erreur totale ou partielle ;
b/ L'idéologie en tant qu'idéologie découverte par la science (car l'idéologie, ignorant d'elle-même, ne se connaît pas). Althusser, le marxiste structuraliste, parlant d'"idéologie/théorie", dit :

"Dans l'idéologie (...) les hommes expriment non pas leurs rapports à leurs conditions d'existence, mais la manière dont ils vivent leurs rapports à leurs conditions d'existence". (Pour Marx, Paris, 1965, p. 240) ;

Cela signifie que l'idéologie n'a aucune valeur cognitive ; au contraire, elle masque ; on comprend que la critique structurelle de l'idéologie oblige à rejeter l'herméneutique (et la phénoménologie) qui, précisément, met l'expérience au centre ; Ce que Lévi-Strauss réalise en concevant Saussure (le linguiste avec sa distinction "langue/parole"), Marx et Freud (pour leur emphase sur l'inconscient), et la géologie (qui ordonne le paysage, vécu comme chaos, par l'analyse et la recherche) comme quatre formes d'un seul type de connaissance : "la vraie réalité n'est jamais la plus évidente" ; "le sensible, une fois rendu transparent, est rationnel" (hyperrationalisme) (o.c., 22) ; l'herméneutique et, en particulier, la phénoménologie, qui met l'accent sur l'expérience immédiate, ne voit pas que le "réel" se trouve derrière, sous, au-delà de l'expérience superficielle).

-- J. Robinson, *Economic Philosophy*, Chicago, 1962 ; pp. 1/25 (*Métaphysique, morale et science* : "Une société ne peut exister sans que ses membres n'aient des sentiments communs sur la façon dont les choses doivent être faites et ces sentiments sont exprimés dans une idéologie" (o. c., 4) ;

-- Apel, Bormann, Bubner, Gadamer, Giegel, Habermas, *Hermeneutik und Ideologiekritik*, Frankf. a.M., 1971 (en profondeur) ; - un peu en rapport avec ce qu'on appelle aujourd'hui "l'éducation antiautoritaire" (plus juste : l'éducation critique de l'autorité) :

-- C.S. Peirce, *Die Festigung der Ueberzeugung*, Baden-Baden, 1965 (*La fixation de la croyance*), vol. S. 49/58 (les quatre méthodes de stabilisation de l'opinion : l'obstinée (individuelle), l'autoritaire (sociale), l'a-priori (surtout philosophique) et la méthode de la permanence externe, c'est-à-dire l'expérimentale-scientifique) ;

-- G. Schiwy, *Les Nouveaux Philosophes*, Paris, 1979, surtout pp. 23/48 (le post-structuralisme avec R. Barthes, M. Foucault, J. Lacan et leur analyse respective du "discours", c'est-à-dire de la raison directe et latérale de notre civilisation et de ses idéologies) ;

-- J. Moreno, *Gruppenpsychotherapie und Psychodrama*, Stuttgart, 1973, S. 1/8 (la vision thérapeutique comme plus approfondie que les idéologies communiste et capitaliste, qui sont trop superficielles).

EP. 23. **digression : Philosophie. Echantillon bibliographique.**

Naturellement, la masse de livres et de revues est incalculable (comme c'est le cas pour les sciences professionnelles). Il faut donc à nouveau choisir.

-- G. Varet, *Manuel de bibliographie philosophique*, t. I (*Les philosophies classiques*), t. II (*Les sciences philosophiques*), Paris 1956.

Dictionnaires :

- A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, 1968 ;¹⁰
- P. Fonlquié/ R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, 1969 ;²
- W. Brugger, *Philosophisches Wörterbuch*, Freiburg, 19618 (avec une très utile étude de l'histoire de la philosophie (Inde, Chine, Japon, Occident)) ;
- J. Grooten/ G. Steenbergen, *Filosofisch lexicon*, Anvers/ Amsterdam, 1958 (avec un appendice sur la logique formalisée) ;
- O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/Munich, 1909 (toujours extrêmement utile).

Problème :

- O. Willmann, *Abrisz der Philosophie (Philosophische Propädeutik)*, Wien, 1959 (*Logik*, 1912-4 ; *Empirische Psychologie*, 1912-4 ; *Historische Einführung in die Metaphysik*, 1914) ;
- A. Brunner, *Die Grundfragen der Philosophie*, Freiburg, 1949³ (système) ;
- M. Dessoir, Hrsg, *Die Philosophie in ihren Einzelgebieten*, Berlin, 1925 (*J. Rieffert, Logik* ; *E. Becher, Erkenntnistheorie und Metaphysik* ; *M. Schlick, Naturphilosophie* ; *K. Koffka, Psychologie* ; *E. Uitz, Aesthetik und Philosophie der Kunst* ; *P. Menzer, Ethik* ; *P. Tillich, Religionsphilosophie* ; *A. Vierkant, Gesellschafts- und Geschichtsphilosophie*) ;
- D. Bronstein/ Y. Kriterion/ Ph. Wiener, *Basic Problems of Philosophy*, Englewood Cliffs, N.J., 1964³ (*méthodologie, éthique, politique et histoire, science, connaissance, art et expérience esthétique, religion, réalité, philosophie*, - en soixante-trois extraits) ; - comme on le voit, le champ de la philosophie est très vaste.

Philosophie planétaire :

- J. Plott/P. Mays, *Sarva- Darsana- Sangraha (Guide bibliographique de l'histoire globale de la philosophie)*, Leyde, 1969 (bibliographie très largement conçue et expliquée de la philosophie "globale" (c'est-à-dire planétaire)) ;
- P. Raju, *Oriental and Western Philosophy*, Utrecht/Antwerp, 1966 (philosophies occidentale, chinoise et indienne, avec une série de réflexions comparatives) ;
- J. Ferrater Mora, *Introduction à la philosophie moderne*, Utrecht/Anvers, 1962 (philosophie soviétique, philosophies d'Europe occidentale et anglo-américaine).

Aperçus historiques :

- H.J. Störig, *Histoire de la philosophie*, 2 dln, Utrecht/Anvers, 1972² (inclut la philosophie indienne et chinoise) ;
- F. A. Lange, *Geschichte des Materialismus*, 2 dln, Leipzig, 1866¹, 1905 ;²
- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, 3 Bde, Braunschweig, 19072 (Lange et Willmann restent toujours très utiles et se complètent) ;
- A. Bolckmans, *Overzicht der wijsgerige stromingen in de wereldliteratuur*, Gand, 1972 (introduction : le Moyen Âge ; partie 1 : Renaissance et baroque, classicisme ; partie 2 : Lumières et (pré)romantisme jusqu'à nos jours).

EP. 24.

-- C. Bertels/E. Petersma, *Filosofen van de 20-ste eeuw*, Assen/ Amsterdam/Bruxelles, 1972 (dix-sept philosophies contemporaines sont élucidées au moyen d'un ou plusieurs représentants) ;

-- A. Noiray, dir., *La philosophie*, 3 t., Paris, 1972² (dictionnaire, très actuel, avec, dedans, des articles sur l'histoire (depuis Hegel, le marxisme, la phénoménologie, l'existentialisme, la psychanalyse, l'épistémologie, le structuralisme, la pensée technique, la pensée politique) ;

-- Ch.-H. Favrod, *La philosophie*, Paris, 1977 (introduction et dictionnaire (personnes, courants), - très actuel) ;

-- id., *Les idées du XXe siècle*, Paris, 1978 (théories, travaux de recherche, hypothèses, critiques, influences, -- cette fois les sciences professionnelles et les arts inclus) ;

-- D. Huisman / A. Vergez, *La philosophie contemporaine en cent textes choisis*, Paris, 1973 (philosophie conception, psychanalyse, linguistique, épistémologie, éthique, métaphysique) ;

-- J. Parainvial, *Tendances nouvelles de la philosophie*, Paris, 1975 (ouvrage catholique que, après les influences de Marx, Nietzsche et Freud, les penseurs "sophistes" (C :Jartre, Derrida, Deleuze) et les penseurs "philosophiques" (Thibon, Weil, Bruaire, Toinet, Fessard (humanistes chrétiens) ; Marcel (phénoménologues) ; Heidegger, Jaspers, Merleau-Ponty (existentialistes) ; Berger, Henry, I.évinas, Marion, Ricoeur, Boutang e.a., à faire remonter) ;

-- M.-Cl. Bartholy / P. Acot, *Philosophie, épistémologie, précis de vocabulaire*, Paris, 1975 (en dehors du lexique courant, - platonisme, aristotélisme, cartésianisme, empirisme anglo-saxon, critique kantienne, dialectique hégélienne, phénoménologie, précisé par les textes) ;

-- A. Roussel, *Textes philosophiques*, Paris, 1972 (surtout anthologie passionnante culture-philosophie avec explications) ;

-- I.M. Bochenski, *Histoire de la philosophie européenne contemporaine*, DDB, 1952 (excellente introduction au matérialisme, idéalisme, philosophie de la vie, existentialisme, ontologie, logiques mathématiques, au XXe s.) ;

-- H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970 (excellent aperçu de l'irrationalisme, de la dialectique, de la philosophie du langage et de l'herméneutique, de la phénoménologie, de l'existentialisme et du néo-cantonisme) ;

-- H. Albrecht, *Deutsche Philosophie heute (Probleme, Texte, Denker)*, Bremen, 1969 (phénoménologie, existentialisme, hégélianisme, marxisme, empirisme logique, positivisme, - analyse du langage, esthétique, anthropologie, - avec de bonnes anthologies et introductions à ceux-ci).

-- G. Schiwy, *Les Nouveaux Philosophes (Le retour de la métaphysique)*, Paris, 1979 (A. Glucksmann, B.-H. Lévy, M. Clavel, G. Lardreau, Chr. Jambet, G. Susong, M. Guérin, J.-F. Dollé, Ph. Nemo, J.-M. Benoist) ;

-- S. Bouscasse/D. Bourgeois, *Faut-il brûler les Nouveaux Philosophes ? (Le dossier du 'procès')*, Paris, 1978 ;

EP. 25.

-- R. Ruyer, *La gnose de Princeton (Des savants à la recherche d' une religion)*, Paris, 1974 (ce nom "Princetongnose" date d'environ 1968 ; adhérents : G. Stromberg, V. Weisskopf, E. Whittaker, G. Whitrow, U. Siama, D. Bohm, I. Good, Fr. Boyle, W. Elsasser, W. Beck, E. Wigner, Eric Berne, c.-à-d. Des physiciens, astronomes, médecins, biologistes anglo-saxons ou asiatiques qui, conscients des limites de la "science", recherchent un nouveau cosmos et une nouvelle philosophie de la vie, une sorte de "gnose" ou de connaissance transempirique, - ce par quoi ils se distinguent, aux USA, des disciples de Galbraith (l'économiste), H. Marcuse (le philosophe révolté de mai 1968) et N. Chomsky (le linguiste de la nouvelle gauche)).

La philosophie.

Le mot "sage" signifiait à l'origine "savoir" (il, elle, qui sait) ; le verbe "pointer" signifiait "faire savoir". Pointer et indiquer sont liés ("analogues") dans leur signification : pointer quelque chose, c'est indiquer quelque chose. On pense à "enseigner".

Pythagore de Samos (-580/-500) aurait créé le terme " phil.o.sophia " : " sophos ", sagesse, et " philo(s) ", convoitise, amitié, composent le mot : les dieux possédaient la " sagesse " mais l'homme est un chercheur de sagesse (le phallibilisme de Pythagore est contenu dans ce modeste terme).

Notre mot "sage" est apparenté à l'anglais "witch", au russe "vieshchii" (homme) ou "viëdma" (femme), au sanskrit "veda" : il contient la racine "savoir".

En effet, le magicien est celui, celle qui sait : C. Castaneda, *De lessen van Don Juan*, Amsterdam, 1972, atteste encore de cette signification ("celui qui sait" est le magicien que Castaneda initie à son "savoir").

Pythagore, aldus E. Dodds, était un chaman : il n'est donc pas surprenant que le nom "phil.o.sophia" soit apparu à la frontière entre la magie et la science, respectivement la philosophie.

Science et philosophie unitaires

Lorsqu'on consulte J.K. Feibleman, *Un système de la philosophie (logique, ontologie, métaphysique, épistémologie, éthique, esthétique, psychologie, politique, sociologie, anthropologie, philosophie de la vie, philosophie de la nature, philosophie du langage, philosophie des sciences, cosmologie, philosophie du droit, philosophie de l'éducation, philosophie de la religion)*, La Haye, 1963 ff. on est étonné par la portée encyclopédique de ces dix-huit volumes de l'un des meilleurs philosophes américains actuels.

Pourquoi pas une "science unifiée", qui serait la collecte (et l'unification compréhensible) de tous les résultats de toutes les sous-sciences au lieu d'une philosophie ? La question n'est pas dénuée de sens : un Aristote, un Thomas d'Aguino, un Leibniz possédaient encore pratiquement toute la science de leur temps. Après CS. Peirce et H. Poincaré, par l'hyperspécialisation et l'explosion de la science, ce n'est plus possible.

EP. 26.

Même la science unitaire est une tâche énorme, non seulement sur le plan informatif (rassembler toutes les données), mais aussi sur le plan conceptuel (trouver les concepts de base qui créent une véritable unité).

Mais il y a plus : la philosophie est, par essence, autre chose que la science professionnelle (voir ci-dessus), qui reste toujours abstraite, surtout la science expérimentale (qui exclut les faits historiques, intimes, introspectifs et sensibles, parce qu'ils ne sont pas 1/ publiquement 2/ répétables par les scientifiques à discrétion expérimentale, - ce que la philosophie ne peut pas faire à cause de son sens de la totalité).

Pourtant, comme il a été dit plus haut, la philosophie ne peut se passer d'un contact plus que superficiel et dilettante avec les sciences professionnelles. D'où des ouvrages comme celui de H. Barraud, *Science et philosophie* par exemple, qui teste une confrontation non exhaustive (qui pourrait le faire ?) mais purement démonstrative (c'est-à-dire travaillant sur des échantillons) entre philosophie et science, et bien d'autres.

Structure de base de la philosophie.

S'il s'agit de quelque chose d'autre que la science professionnelle, comment (structure) le sait-on (caractéristique spécifique) ? La philosophie se perd dans les philosophies orientales (c'est-à-dire le Rig-veda indien ; cf :

-- J. Gonda, *Les religions de l'Inde*, Paris, 1965 ;

-- J. Neuner, *Hinduismus und Christentum*, Wien, 1962) ; les Chinois : +/- -2500 ; cf.

-- A. Forke, *Die Gedankenwelt des chinesischen Kulturkreises*, Munich / Berlin, 1927 ; les influences japonaises (Shinto) et chinoises ; cf :

-- P. Lüth, *Die japanische Philosophie*, 1944))

et de l'Ouest.

Bien que diverses, les parties suivantes sont clairement visibles :

(a) la partie informative : la théorie de la connaissance (science), la théorie de la pensée et la théorie de la méthodologie montrent comment le penseur acquiert des connaissances, les organise et le fait de manière méthodique et non hasardeuse ;

(b) la partie (méta)physique :

(b)1. la partie préconstitutionnelle

Il s'agit de l'origine de tout ce qui est (que cette origine soit appelée "Dieu", l'illimité ou autre), à savoir tout ce qui se situe avant la "constitution" propre (nature d'être, nature) des choses et des processus ;

(b)2. la partie constitutive traite de ce qui est, en soi (que l'on dise que tout est matière (matérialisme) ou idée (idéisme) ou autre) ;

(c) l'aspect normatif, déontique : l'éthique (théorie morale) traite du comportement consciencieux de l'homme ; la politique traite du comportement social ("polis" chez les Grecs anciens signifiait "État (cité)"); - l'esthétique traite de la beauté et de l'œuvre d'art ; - la technique traite de l'acte d'utilité" (le normatif est aussi "axiologique").

Tout cela est encadré par l'ontologie ou la théorie de la réalité, qui considère l'"être" de manière synchronique ou diachronique (historique) : connaissance, origine, nature de l'être, comportement - tout ce qui est "être(de)".

EP. 27.

Outre cette structure de base, parfois plus accentuée (la modernité est fortement épistémologique, logique, méthodologique ; l'antiquité et le Moyen Âge plus (méta)physique ((pré)constitutive) et normative), parfois différente, il y a la méthode, qui est non unique ou singulière.

E. Rogge, *Axiomatik als möglichen Philosophierens (Das grundsätzliche Sprechen der Logistik, der Sprachkritik und der LebensMetaphysik)*, Meisenheim, 1950 expose les trois méthodes les plus marquantes du XXe siècle, qui peuvent être employées de manière exclusive ou inclusive (éclectique, pragmatique) : Le positivisme (logique), le rationalisme (critique du langage), l'herméneutique (métaphysique de la vie) se côtoient mais s'influencent, oui, peuvent, avec un seul et même penseur, à condition qu'il se "coordonne" (c'est-à-dire qu'il pense de manière inclusive) - et pas seulement de manière exclusive. i. pense de manière inclusive) - et non "centrée", c'est-à-dire de manière exclusive - cf. le couple "coordination"/"centration" de Piaget, combinaison fructueuse.

Raison : ces trois approches exposent chacune un aspect de la réalité. P. Kurtz, *Decision and the Condition of Man*, Seattle, 1965, travaille dans le même sens, où l'auteur veut "réconcilier" les trois grands modes de pensée occidentaux - naturalisme (parallèle au positivisme avec Rogge), "analyse philosophique" (cf. critique du langage, plus ou moins, avec Rogge), existentialisme (cf. herméneutique avec Rogge) - et faire interagir science et philosophie.

La méthodologie comparative est pratiquée par J. Donald Butler, *Four Philosophies and their Practice in Education and Religion*, New York, 1968³, une fascinante étude comparative du naturalisme (Hobbes, Rousseau, Spencer), de l'idéalisme (Platon, Descartes, Kant, Hegel), du réalisme (Aristote, Thomas d'Aquin e.a.), du pragmatisme (P. Bacon, Comte e.a.), de l'existentialisme, de l'analyse du langage, qui montre que certains penseurs appartiennent à plus d'un mouvement.

C. van Peursen, *Phénoménologie et philosophie analytique*, Amsterdam, 1968, traite de manière comparative les deux "cultures" (P.C. Snow) aujourd'hui (sans le moyen terme de Rogge et Kurtz).

A. de Waelhens, *Existence et signification*, Louvain/ Paris, 1958 (qui adopte une approche comparative et conflictuelle d'un point de vue phénoménologique) *reste également fascinant*.

Le plus extrême est W. Hirsch, *Ueber die Grundlagen einer universalen Methode der Philosophie*, Bad Homburg/ Berlin/ Zürich, 1969.

Un intérêt particulier nous semble A. de Waelhens, o. c., 75/103 : le terme "nouvelle philosophie" exprime (souvent à partir de ±1910) que la pensée, au lieu de procéder de manière intellectualiste-rationaliste ou scientiste-positiviste, se conçoit comme la vie dans le monde qui arrive à la pleine conscience d'elle-même. Hegel et Marx, même Kierkegaard et Nietzsche procèdent de cette manière ; Bergson aussi, ainsi que la philosophie existentielle : l'expérience et la pensée ne font qu'un dès le départ ; la pensée est donc le déploiement, de quelque manière que ce soit, de ce qui est implicite dans la vie expérimentale, prise dans son ensemble.

EP. 28.

Digression : la théologie.

J. MacMurray, Conditions of Freedom, Londres, 1949, p. 87, dit :

“La religion (le religieux) est la matrice (tableau ordonné) de toutes les activités significatives de la conscience humaine.”

Et même le sociologue *Karl Mannheim*, qui a prôné ce que l'on appelle “l'intégration” (comme contrepoids à la polarisation (départementalisme)), - intégration dans laquelle il voit la pierre angulaire de toute activité sociale, affirme dans son ouvrage *Freedom, Power and Democratic Planning*, Londres, 1951, que la religion, dans cette intégration, est le facteur décisif.

O. Willmann, Gesch. d. Idealismus, II (*Der Idealismus der Kirchenväter und der Realismus der Scholastiker*), Braunschweig, 1907², s. 9, affirme que le christianisme a la structure suivante :

(a) un moment transcendantal (c'est-à-dire de l'autre monde) (c'est-à-dire un facteur historique), c'est-à-dire les puissances surnaturelles et extraterrestres à l'œuvre dans le christianisme ;

(b) trois moments “temporaires” (c'est-à-dire terrestres, séculaires, “diesseitige”) :

1/ La prédestination, dans le cadre général de l'histoire “sacrée”, “sainte” ou, encore, “salvatrice”, de la rédemption, c'est-à-dire de l'histoire de l'humanité. Cette prédestination ressort clairement des livres historiques (sacerdotaux) et prophétiques, ainsi que des livres sapientiaux ou de sagesse et apocalyptiques ou de révélation de l'Ancien Testament, qui offrent la perspective d'une rédemption qui s'applique à tous les peuples (mais dont le petit peuple juif “élu” offre la préfiguration et la préparation) ;

2/ L'entrée ou la percée, dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, la deuxième personne de la Sainte Trinité, et dans la personne et l'œuvre du Saint-Esprit, la troisième personne de la même Sainte Trinité, - tous deux envoyés par le Père, la première personne de la Sainte Trinité, se révélant dans leur personne et leur œuvre - l'entrée, à savoir, de la rédemption ;

3/ La continuation, après les temps évangéliques, de cette même rédemption dans l'Église comme communauté des rachetés au milieu de toutes les nations.

Mais ceci, dit O. Willmann, interprète d'une conviction théologique et populaire chrétienne paternelle et du milieu du siècle dernier, réaffirmée au Concile Vatican II (où ce Concile discute du sens et de la valeur des religions non bibliques), - on ne voit qu'un seul aspect (le biblique) : “De l'Évangile, non seulement la révélation mosaïque reçoit sa pleine illumination, mais aussi la révélation primitive ou archaïque qui la précède et remonte jusqu'au commencement (de l'humanité)”. (o.c., 20).

C'est l'affirmation explicite de la nature “globale” (globus = globe) ou, mieux, planétaire du christianisme, qui “intègre” donc, en un sens, toutes les religions possibles.

EP. 29. Le même O. Willmann, o.c., (80/92 (*Das Verhältnis der Philosophie zur Theologie*)), affirme, à juste titre, contre l'historiographie dite "éclairée" (c'est-à-dire séculariste), que la "connaissance des choses "divines""", en tant qu'elle provient de l'histoire de l'humanité, n'a pas de sens. Le même O. Willmann, o.c., (80/92) (*Das Verhältnis der Philosophie zur Theologie*)), affirme, à juste titre, contre l'historiographie dite "éclairée" (c'est-à-dire séculariste), que "la connaissance des choses "divines""", comme découlant d'une révélation de la "dèité" (la dèité doit être comprise ici dans le sens antique d'"être autre et surnaturel"), était conçue comme le type de connaissance "supérieur", tandis que "la connaissance des choses humaines et la contemplation (spéculation)" était conçue comme un type de connaissance subordonné, - aussi bien en Inde qu'en Grèce.

La patristique (c'est-à-dire la philosophie et la théologie patriarcales de l'Église ancienne) et la scolastique (c'est-à-dire sa continuation au milieu du siècle) ont élaboré cette conception "païenne" d'une manière biblique et chrétienne.

L'horaire est le suivant depuis la période hellénistique-romaine :

(a) les sept "technai" (arties liberales, c'est-à-dire les "arts" libéraux) forment la propaedeutis (éducation) ; elles sont en partie "philologiques" (c'est-à-dire linguistiques) - depuis le proto- et le deutéro-sophisme (cf. *W. Jaeger, Paideia*, I, 397ss) - c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique, la dialectique (théorie du discours - trivium du moyen âge) ; elles sont en partie "philosophiques" (c'est-à-dire linguistiques) - depuis la propaedeutis (c'est-à-dire linguistique), qui parle de sciences professionnelles "formelles", c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique (théorie de l'éloquence), la dialectique (théorie de la discussion et de la pensée) - le trivium moyen - ; elles sont en partie "mathématiques" (au sens pythagoricien de "forme numérique harmonieuse" : "arithmos" signifie "nombre", "nombre", "nombre" et "nombre").

1/ plus d'un (c'est-à-dire deux ou plus),

2/ structure de nature géométrique ("forme", "gestalt"),

3/ l'harmonie), à savoir l'arithmétique, la geometria, la musique (la musique kithariste, interprétée géométriquement par les pythagoriciens), l'astronomia (science céleste : l'univers, conçu géocentriquement, était conçu comme une seconde application du nombre et de la géométrie) ; *W. Jaeger, o.c.*, appelle cette partie "réelle",

(b) la philosophie, également appelée "sophia", la sagesse, en abrégé ;

(c) la "sophia" ou "sagesse" chrétienne (également "didachè" ou "doctrine", l'accent étant alors mis sur la nature dogmatiquement fixe de cette sagesse dans ses invariants ou son essence de nature immuable), - appelée aussi plus tard "théologie".

O. Willmann, o.c., 82/83, explique comment Saint Clément d'Alexandrie (+ 215), maître d'Origène d'Alexandrie (+ 254), est le premier à interpréter ce schéma, en soi païen, voire juif (pensez à Philon le Juif (-25/+50) à Alexandrie), dans un sens chrétien :

"De même que les sciences de la formation (ta enkuklia mathèmata) coopèrent au service de son souverain, la philosophie, de même la philosophie elle-même coopère à son tour à l'acquisition de la "sagesse" (chrétienne) (comprendre : la théologie biblique)". (Strom. 1). Mais comprenez bien cette séquence de subdivisions :

" La théologie est l'enseignement de la vérité chrétienne ; la philosophie l'enseignement chrétien de la vérité " (id., *Die wichtigsten*, S. 57).

EP. 30.

Echantillon bibliographique.

Nous avons tout d'abord W. Jaeger, *A la naissance de la théologie (Essai sur les présocratiques)*, Paris, 1966 (Dt. *Die theologie der frühen griechischen Denker*, 1953 ; Eng *The theology of the early Greek Philosophers* 1947, dans lequel le célèbre classiciste soutient que la théologie "naturelle", c'est-à-dire la connaissance de Dieu et des dieux fondée sur l'étude de la fuis, natura, nature, ne commence pas seulement avec les plus anciens penseurs grecs, avec leur type de science et de philosophie, mais en constitue le noyau, à l'exception des sceptiques, qui ne s'imposent que plus tard, à l'époque hellénistique-romaine.

Cette étude de Jaeger confirme d'ailleurs ce que O. Willmann, plus d'un demi-siècle plus tôt, avait déjà mis en évidence dans son chef-d'œuvre, *Geschichte des Idealismus, I (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus)*, qui a été amélioré et surtout complété, mais non réfuté, jusqu'à présent.

Cl. Tresmontant, *La métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne*, Paris, 1961, confirme, avec des moyens plus récents, ce que O. Willmann, II (*Der Idealismus der Kirchenväter*), avait déjà mis en évidence au début de ce siècle, à savoir que la pensée chrétienne est à la fois une continuation et une critique approfondie des anciens modes de pensée païens, surtout en ce qui concerne les questions théologiques.

Cl. Tresmontant, *Introduction à la théologie chrétienne*, Paris, 1974, situe la théologie dans un cadre contemporain et plus large.

F. Cayré, *Patrologie et histoire de la théologie*, 3 t., Paris, 1938/1945/ 1944, est probablement l'ouvrage le plus accessible et le plus complet sur le sujet.

E. Hocedez, *Histoire de la théologie au XIXe siècle, t.1 (Décadence et réveil de la théologie (1800/1831)), t.2 (Epanouissement de la théologie (1831/1870)), t.3 (Le règne de Léon XIII (1878/ 1903))*, Bruxelles/ Paris, 1949/ 1952/ 1947, nous fait entrer de plain-pied dans la crise fondamentale actuelle qui affecte non seulement notre culture dans son ensemble mais aussi la théologie catholique.

E. Schillebeeckx, traducteur / éditeur, Feiner/Trütsch/Böckle, *Theologisch Perspectief (Aperçu de la situation actuelle en théologie)*, I (Problèmes fondamentaux), II (Dogmatique), Hasselt, 1958/1959, montre encore plus clairement la crise des fondements.

L'imbrication de la science professionnelle, de la philosophie et de l'exégèse biblique a été récemment démontrée par *Collationes* (revue flamande de théologie et de pastoralisme), *Nouvelles approches de la Bible*, vol. 10 (1980) : 4 (déc.) ; deux approches "internalistes", la "historico-critique" (appelée aujourd'hui "classique" parce qu'elle est traditionnelle depuis le XVIIIe siècle) et la structuraliste (au XVIIIe siècle) et structuraliste (dans l'esprit de Saussure), et deux méthodes "externalistes" (la psychanalytique (dans l'esprit de Freud) et la marxiste (dans l'esprit des "Chrétiens pour le socialisme")) sont appliquées à la parabole du bon Samaritain. Cela prouve l'utilité d'une épistémologie solide.